

Langue et littérature française
Histoire de la langue
Professeur Andres Kristol
3^e année Bachelor
Semestre d'automne 2008
Coralie Frésard
Mûriers 16
2800 Delémont
coralie.fresard@unine.ch

« Le Patois Jurassien et la Question de la Transmission »

Table des matières

Introduction	p.3-4
1. L'apprentissage du patois jurassien	p.4-11
1.1 Le quand	p.4-5
1.2 Le comment	p.4-8
1.3 Le pourquoi	p.8-11
2. La question de la transmission	p.11-21
2.1 À quelle fréquence parlent les patoisants et avec qui ?	p.11-13
2.2 Est-ce que cette langue se transmet toujours ?	p.13-15
2.3 De quelle manière transmettre le patois jurassien et le sauvegarder ?	p.15-19
2.4 Les attitudes à l'égard du patois	p.19-21
Conclusion	p.21-22
Bibliographie	p.22

Introduction

Je suis née à Delémont et je suis originaire du Noirmont. Le canton du Jura compte énormément pour moi. C'est la région dans laquelle j'ai grandi et accompli la majeure partie de mes études avant de m'expatrier pour Neuchâtel. Là-bas résident toute ma famille et mes plus proches amis. Par conséquent, mes origines ont une grande valeur. Le patois jurassien ne s'est pas encore éteint et il est très courant d'entendre les Jurassiens, de tous âges, utiliser des mots de ce dialecte, et cela, souvent sans qu'ils le sachent. Je pense notamment à des mots comme : « des schlèkes¹ », « beuyer² », « des tchass³ », ou encore « schinder⁴ ». Depuis mon enfance, ma grand-maman maternelle a régulièrement employé des expressions en patois. Elle a grandi aux Franches-Montagnes et a appris le dialecte dans ce district. C'est donc à ma grand-maman que je dois l'idée du thème de ce travail.

Comme je souhaitais en savoir plus sur mes origines, la langue de mes ancêtres et sur le canton du Jura, ce travail sur le patois me permettrait d'accéder à ces connaissances. J'ai donc pris l'initiative de faire un questionnaire qualitatif concernant ce dialecte jurassien et la question de la transmission. Mes questions ouvertes étant rédigées, ma nouvelle quête consistait à trouver au minimum six Jurassiens capables de parler le patois couramment. Il était question de mettre mes informateurs en confiance afin de transformer ces rencontres en réelles discussions et ainsi, de récolter une abondance d'informations. La superficie du Jura est restreinte. C'est une région où il fait bon vivre, où les gens se connaissent et se saluent dans la rue. Ainsi, afin de trouver des patoisants jurassiens qui accepteraient de répondre à mes questions, il m'a suffi d'interroger mon entourage. La première personne que j'ai questionnée fut évidemment ma grand-maman. Elle m'envoya trois étages au-dessus de son appartement afin que je puisse rencontrer Gaston Brahier, né le 11 mai 1927 à Coeuve et résidant à Delémont. Ensuite elle m'a transmis les coordonnées de Marie-Louise Oberli né le 1^{er} mars 1926 aux Rouges-Terres, habitant à Saignelégier, anciennement voisine de mon arrière-grand-père. Par la suite, j'ai questionné une amie proche, qui a suivi des cours de patois dans son enfance. Celle-ci me procura les coordonnées de deux connaissances. En premier lieu, Bertrand Charmillot né le 7 novembre 1939 à Vicques, vivant à Vicques et en deuxième lieu, Marie-Madeleine Oriet né le 1^{er} décembre 1948 à Vicques, résidant à Develier. Cette dernière a convié une amie patoisante lors de notre entretien, Nicole Bindit né le 2 juin 1948 dans le Val Terbi. Marie-Madeleine Oriet, dès notre premier contact téléphonique, m'a rapidement dirigé vers Agnès Surdez, né le 14 janvier 1956 aux Breuleux, habitant à Lajoux. Finalement, les parents de mon ami m'ont mis en contact avec Benoit Choffat né le 21 juin 1953 à Coeuve, vivant à Coeuve. Personne

¹ Traduction : des bonbons

² Traduction : regarder, observer ou encore guigner

³ Traduction : des pantalons

⁴ Traduction : tricher

n'a refusé ma proposition, ainsi, trouver des informateurs n'a donc pas été une tâche difficile. Dès la semaine suivante, j'ai commencé ma balade dans le canton du Jura afin de rencontrer sept patoisants jurassiens. Mes informateurs m'ont tous accueilli chez eux très généreusement et tous ont répondu avec plaisir et sans retenue à mes questions. Je ne crois pas me tromper en disant que ces moments furent agréables pour tous.

À travers ce travail, je vais premièrement aborder le thème de l'apprentissage du patois. Quand est-ce que les personnes que j'ai rencontrées ont appris cette langue ? Comment ? Et pourquoi ? Ensuite, nous allons nous diriger vers la question de la transmission en nous intéressant tout d'abord à quelle fréquence les patoisants parlent le patois et avec qui. L'objectif suivant sera de répondre à la question : Est-ce que ce dialecte se transmet toujours ? Par la suite, nous nous interrogerons sur la manière de transmettre le patois et de le sauvegarder. Après cela, nous observerons les attitudes de mes informateurs à l'égard de cette langue. Finalement, j'achèverai ce travail à l'aide d'une brève conclusion.

1. L'apprentissage du patois

1.1 Le quand

Avant les entretiens, je pensais que les réponses à cette question seraient toutes similaires. J'imaginai qu'ils auraient appris le patois dès leur enfance grâce à leurs parents ou grands-parents. Mais il se trouve que ce n'était pas toujours le cas. Tout d'abord, Gaston Brahier a appris la langue à l'âge de quatre ans à Coeuve. Marie-Louise Oberli et Nicole Bindit ont acquis le patois lorsqu'elles étaient enfants. Bertrand Charmillot, lui, s'est familiarisé à la langue à Vicques à l'âge de quinze ans. Il m'explique qu'autour de 1955, au moins la moitié de la population parlait dans ce dialecte. Par conséquent, le père de Bertrand Charmillot communiquait en patois avec la plupart de ses clients. Concernant Benoît Choffat, il n'a pas maîtrisé cette langue dès son enfance, mais c'est à l'âge de dix-neuf ans, lorsqu'il a rencontré ses beaux-parents, de très bons patoisants, qu'il commence à parler patois. Marie-Madeleine Oriet a découvert cette langue dans son enfance, à Vicques. Elle comprenait intégralement ce qu'on lui disait mais n'était pas encore capable de répondre dans cette langue. Elle a eu la possibilité d'apprendre à parler le patois correctement à l'âge adulte. Finalement, Agnès Surdez, a acquis ce dialecte encore plus tard, à l'âge de trente-six ans, en 1992. Nous pouvons donc constater que mes sept informateurs ont su communiquer en patois à des âges différents de leur vie. Trois d'entre eux se sont familiarisés au dialecte dans leur enfance, un d'entre eux lors de son adolescence et les trois derniers à l'âge adulte. Ainsi, nous pouvons en déduire que la transmission de génération en génération du patois n'était déjà plus optimale pour la moitié des patoisants que j'ai rencontrés.

1.2 Le comment

Nous verrons dans ce chapitre que les méthodes d'apprentissage du patois de mes informateurs sont plutôt diversifiées. Bertrand Charmillot a appris cette langue en écoutant son père le parler avec ses clients. Comme celui-ci parlait uniquement patois dans la maison de son enfance, il maîtrisait mal le français lors de son entrée à l'école obligatoire. La mère de Bertrand Charmillot venait de Moutier et parlait le français. Bertrand Charmillot me précise que son père n'a pas eu l'intention d'enseigner cette langue à son fils. Il me dit que: « Ça lui est jamais venu à l'idée de nous dire « il vous faut causer le patois », au contraire « apprenez le français comme il faut » ». Cependant, ses grands-parents ne communiquaient que dans cette langue. Lorsque toute sa famille se rassemblait, y compris les grands-parents, tous parlaient uniquement le dialecte. En entendant aussi régulièrement le patois, il allait de soi que Bertrand Charmillot se l'approprie.

Gaston Brahier a connu le patois très jeune en compagnie de ses grands-parents et des paysans de Coeuve. Il me raconte qu'au départ il a su s'exprimer dans la langue nettement mieux qu'en français. Lorsqu'il est entré à l'école enfantine, à l'âge de cinq ans, les enfants parlaient patois à la récréation, mais lorsqu'ils retournaient en classe, ils avaient l'obligation de parler en français avec les sœurs. Risquer de parler le patois leur aurait coûté une punition ou une retenue. Au sujet des interdictions, Gaston Brahier ajoute : « Nous en s'en fichait complètement. ». C'est donc en compagnie de son grand-père forgeron et ses deux grands-mères que Gaston Brahier s'est imprégné du patois. Selon lui, « celui qui s'est fait l'oreille dans une langue la parle nettement plus facilement et mieux que n'importe qui ». Cependant, ses parents ne s'adressaient pas à lui dans cette langue. Gaston Brahier m'explique qu'« il y avait à ce moment-là un mouvement qui prétendait que parler patois avec ces enfants serait un handicap manifeste pour leurs développements et leurs études ». Pendant l'entretien, sa femme est intervenue pour me confier sa propre expérience. Elle dit ne jamais avoir aimé parler le patois alors qu'elle maîtrise parfaitement cette langue. Madame Brahier l'a appris en écoutant ses parents converser dans cette langue afin de partager leurs secrets. Elle n'aime pas parler le patois car on lui avait interdit de l'utiliser dans son école à Damphreux. Elle trouve cependant amusant que son enseignante qui interdisait de parler le patois à l'école parlait cette langue avec la maman de Madame Brahier lorsqu'elle venait chez eux.

Benoît Choffat a beaucoup entendu son père parler le patois dans le monde agricole. Celui-ci était agriculteur et discutait énormément dans cette langue avec ses collègues. Cependant, ses parents ne le parlaient que très peu ensemble. C'est vers l'âge de dix-neuf ans que Benoit Choffat rencontre sa

future femme et ainsi sa future belle-famille. Ses beaux-parents étaient plus âgés que ses parents et utilisaient le patois en abondance. Durant ces années, Benoit Choffat commence à s'exprimer dans cette langue et profite des nombreuses occasions qui s'offrent à lui pour pratiquer le patois avec les membres de sa belle-famille. Plus tard, il part travailler à Bâle où il fait la connaissance de patoisants ajoinots et jurassiens. Ensuite, il entre à l'école de recrue à Colombier où il rencontre également des amis patoisants. Lors de ce service militaire, ses amis et lui, âgés d'environ vingt ans, communiquaient en patois. Ils ont su utiliser cet atout pour taquiner leur supérieur à plusieurs reprises. En effet, Benoit Choffat me raconte :

On avait beaucoup de plaisir et surtout on faisait un peu les malins parce qu'on était, je dirais pas à part, mais quand il fallait dire quelque chose que le lieutenant devait pas comprendre, alors c'était très facile et ça passait bien !

Et finalement, en 1984, Benoit Choffat rejoint l'Amical des « aidjolats »⁵.

Marie-Louise Oberli, pour sa part, a acquis ce dialecte au sein du domicile familial avec ses parents et ses grands-parents. À l'époque, les grands-parents résidaient avec leurs enfants, ce qui facilitait évidemment la transmission. Elle me précise que : « Ce qui a favorisé l'apprentissage du patois c'est que les grands-parents restaient dans les familles alors ils causaient le patois et automatiquement les générations suivantes l'apprenaient. ». Elle m'explique que dans son enfance, sa famille n'avait pas de télévision. En revanche, elle possédait une radio, mais la famille s'en servait uniquement pour écouter les nouvelles. Les télévisions et radios étant rares, sa famille et ses voisins se rencontraient très régulièrement et discutaient en patois. La maman de Marie-Louise Oberli était tenancière de la poste aux Rouges-Terres et son père a fait l'école d'agriculture et ensuite un apprentissage de boucher. Ses parents savaient très bien le français, mais comme Marie-Louise Oberli m'explique: « Le patois ça coulait de source. ». Ses parents s'adressaient peu aux enfants dans cette langue, sauf dans les cas de disputes.

Marie-Madeleine Oriet, quant à elle, a appris le patois étant petite grâce à son grand-père paternel. Celui-ci est arrivé dans le Val-Terbi quand il n'était alors qu'un enfant. Sa famille venait du Petit Lucelle et par conséquent, sa langue maternelle était l'alsacien. En arrivant dans le Jura, il a tout d'abord appris le patois parce que, à ce moment-là (au début du XIX^e siècle), les patoisants étaient plus nombreux que les francophones, à Vicques du moins. Ainsi, les discussions patoises de son grand-père ont permis à Marie-Madeleine Oriet de se faire l'oreille à la langue. Elle me raconte :

⁵ Le mot « Aidjolats » signifie les habitants d'Ajoie.

J'entendais parler le patois à Vicques parce qu'on habitait au premier étage et mon grand-père était chez mon oncle et ma tante au rez-de-chaussée et quand tous les oncles et tantes venaient voir leur papa et bien ils parlaient tous en patois.

Sa maman connaissait peu le dialecte, mais son père le parlait avec le grand-père, les oncles et tantes de mon informatrice. Ainsi, les parents de Marie-Madeleine Oriet s'adressaient l'un à l'autre et aux enfants en français. Elle ajoute que « C'était encore le temps où le soir, les voisins venaient s'asseoir à l'entrée de la grange et parlaient patois ensemble. ». Dès sa scolarisation, elle lisait régulièrement « le coin du patois » dans un journal régional et cela lui a permis de maîtriser la lecture de cette langue, sans toutefois la parler. Lorsque ses filles ont quitté le domicile familial, elle est entrée dans l'Amical des « vadais »⁶. Très rapidement, elle a accepté d'endosser des rôles dans les pièces de théâtre de l'Amical et, progressivement, elle a su parler le patois qu'elle lisait et comprenait auparavant.

C'est le grand-père de Nicole Bindit, qui venait se faire raser par son fils deux fois par semaine, qui lui a majoritairement transmis le patois. Il y a aussi ses tantes et un oncle qui avaient du plaisir à discuter dans cette langue. De plus, elle entendait cette langue parlée par d'autres habitants de Vermes qui venaient jouer aux cartes ou simplement discuter. Nicole Bindit a donc toujours su le patois depuis son enfance. Les parents de Nicole Bindit communiquaient en français à la maison. Son père était l'aîné d'une famille de trois garçons et a d'abord acquis le patois avant le français. Néanmoins, sa mère était l'avant-dernière d'une famille de huit enfants et elle a appris directement le français à la maison car les plus grands devaient parler dans cette langue avec les plus jeunes puisqu'à l'école, il était interdit de parler le patois. Ainsi, les aînés montraient le chemin à suivre aux cadets. À propos de ces interdictions, Marie-Madeleine et Nicole Bindit me racontent comment les professeurs agissaient pour punir leurs élèves réticents. Marie-Madeleine Oriet me raconte :

Nous avons quelques vieilles dames qui ne sont plus maintenant mais qui étaient dans l'Amical, qui nous racontaient qu'à la récréation elles ne pouvaient pas s'empêcher de parler le patois et elles ramassaient des punitions où elles se faisaient taper sur les doigts ou devaient se mettre à genoux sur une bûche [...] le professeur mettait la bûche de bois par terre et il fallait se mettre à genoux dessus et il fallait rester comme ça environ quinze minutes. C'était des dames d'ici, de Boécourt et de Delémont.

Agnès Surdez n'a pas beaucoup eu l'occasion d'entendre le patois dans son enfance. Ses parents préféraient le français pour s'adresser à leur fille. C'est à partir de 1992 qu'elle a dû s'atteler au patois afin de l'enseigner à l'école. Elle a suivi des cours donnés par Jean-Marie Moine à Glovelier. Elle se

⁶ Le mot « Vadais » signifie les habitants de la vallée de Delémont.

rendait ensuite chez sa mère chaque midi dans le but de pratiquer cette langue avec elle. Préalablement, les deux femmes n'avaient jamais discuté en patois ensemble. Sa grand-mère du côté paternel interdisait à sa belle-fille de parler le dialecte. Celle-ci disait que parler le patois était « une entrave à l'apprentissage du français ». Jusqu'en 1992, Agnès Surdez ne maîtrisait que quelques mots du dialecte. Grâce aux cours qu'elle a suivis, aux discussions en compagnie de sa mère et son entourage patoisant, Agnès Surdez a su parler le patois et a acquis la capacité de l'enseigner.

Nous remarquons que tous mes informateurs ont entendu cette langue dans leur enfance. Certains ont eu la chance de pouvoir la pratiquer jusqu'aujourd'hui alors que d'autres ont dû entreprendre un apprentissage de cette langue par la suite. Pour ces derniers, il me semble évident qu'avoir entendu le patois étant enfant leur a été favorable. L'écoute d'une langue à cet âge marque inconsciemment l'esprit et laisse des traces. Par conséquent, j'imagine qu'il a été plus facile pour eux, plutôt que pour une personne souhaitant apprendre le patois sans l'avoir entendu auparavant, d'adopter la prononciation et les intonations très difficiles du dialecte jurassien.

1.3 Le pourquoi

Lors de mon entretien chez Bertrand Charmillot, je n'ai pas observé une réelle volonté d'apprendre le patois. Avoir entendu le dialecte lui a permis de l'apprendre automatiquement, parce que ça allait de soi. Mais le patois l'intéresse, il n'y a pas de doute. Il possède le dictionnaire de Jean-Marie Moine et a accepté que je vienne lui poser des questions donc je considère qu'il y a un intérêt. Il m'a également précisé qu'il n'a jamais vraiment parlé le patois et qu'il pense déjà appartenir à la génération qui ne l'utilise plus. Cela s'explique peut-être par le fait qu'il vive dans le district de Delémont, district où le patois s'est éteint le plus rapidement.

Gaston Brahier, pour sa part, vient de Coeuve et il m'explique que « Coeuve est une région qui a gardé le patois le plus longtemps et que le district qui a gardé le mieux son patois c'est l'Ajoie ». Monsieur Brahier, à la question « pourquoi avez-vous appris le patois ? » me répond que selon lui, ce dialecte « était la langue de l'endroit, c'était la langue des ancêtres ». Il assume le fait que le patois possède une fonction d'identité locale, qui, par la suite, est devenue une identité régionale. Il dit aussi apprécier son caractère très mélodieux et très chantant. Alors qu'il était écolier à Coeuve, il m'explique que, malgré les interdictions, ses camarades de classe et lui parlaient patois parce que « ce langage était tellement beau et que ça nous faisait tellement du bien de parler ce patois qu'on s'en fichait [des interdictions] ».

Pour Gaston Brahier, cette langue est aussi un témoignage et fait parti du patrimoine jurassien. Il me décrit ce qui lui plaît dans cette langue :

Cette finesse du patois exceptionnelle. Le patois c'est pas seulement une langue. Le patois c'est trois choses : Le patois c'est une langue, c'est une philosophie, prendre le temps de faire les choses. On ne parle pas patois comme le français. On parle le français beaucoup trop vite. On s'arrête, on fait des inflexions, on donne un autre sentiment et puis le patois en plus c'est le langage des gourmands et des gourmets. Comme on dit, c'est le plaisir de vivre, de jouir. Et là, le patois, c'est quelque chose d'exceptionnel. Si vous avez une table un soir avec des gens qui parlent patois [...] ça contribue à l'ambiance de la soirée, chacun parle, c'est inoubliable.

Benoît Choffat, également natif de Coeuve, me répond que ses racines sont ici, dans le Jura et plus particulièrement en Ajoie. « Moi je suis enraciné dans un coin de terre. », dit-il. Pour lui, le patois correspond à ces racines. Il m'explique que :

Celui qui n'a pas de racines, il n'a rien dans la vie. S'il n'est pas attaché à quelque chose, s'il n'est pas accroché au sol, là où il habite. [...] Pour moi, l'Ajoie c'est terrible ! [...] notre coin de terre, pour moi c'est le cœur, c'est le cœur qui parle.

Il considère aussi que ce langage est succulent par la manière dont on le parle et le prononce. Il dit que : « Si on parle bien le patois c'est quelque chose qui frise le goût d'un bon rôti avec une sauce et des carottes. »

Concernant Marie-Louis Oberli, elle me raconte que lorsqu'elle était enfant, ses parents ne souhaitent pas tout dévoiler aux enfants et parlaient patois dans l'optique de garder certains secrets. Madame Oberli m'explique qu'avec ses sept frères et sœurs, ils voulaient découvrir ce que ses parents se confiaient donc ils écoutaient. Ils étaient curieux de savoir ce que cachaient leurs parents et comprendre le dialecte leur permettrait de découvrir ces cachotteries. Ensuite, elle me déclare que le patois est un langage campagnard et qu'elle vivait, dans son enfance, aux Rouges-Terres. Marie-Louise Oberli me précise que : « C'est un langage de la campagne plus que du village. Mon papa venait de Saignelégier mais il savait le patois beaucoup moins que ma maman qui a toujours habité aux Rouges-Terres. » Pour elle, le patois s'apprenait naturellement et automatiquement. Puisque sa famille le parlait, les enfants enregistraient ce langage. Elle me dit que : « C'est une chose de famille ».

Chez Marie-Madeleine Oriet, nous nous retrouvons à nouveau face à cette situation où les parents, lorsqu'ils devaient se dire quelque chose que les enfants ne devaient pas entendre, parlaient en patois.

Elle me raconte qu'au début, elle ne comprenait pas ce que ses parents se disaient, mais à force de les entendre, elle a su comprendre leurs conversations secrètes à leur insu. Ensuite, ayant baigné dans le patois depuis toute petite, elle a éprouvé le désir à l'âge adulte de retrouver ses racines. Selon elle :

Il fallait un peu me replonger là-dedans, je pensais que c'était quelque chose qui se perdait, je voyais qu'autour de moi on ne le savait pas et je savais qu'il y avait un Amical et j'avais envie de le parler, de le réentendre [...] Parce que pour moi, j'avais envie de retrouver ça, c'est la langue de nos racines, c'est la langue de notre vécu, c'est la langue de notre enfance.

Son amie Nicole Bindit me répond simplement que cette langue l'a toujours intéressée.

Agnès Surdez, pour sa part, a appris la langue pour une raison bien particulière. Le canton du Jura a décidé en 1992 d'introduire des cours facultatifs de patois dans les écoles. Pour sensibiliser les élèves à cette langue et les motiver à s'inscrire à ce cours à option, quelques patoisants, dont Marie-Louise Oberli, ont fait la tournée des classes jurassiennes. À cette époque, Agnès Surdez était enseignante aux Breuleux. Lorsqu'elle a assisté à cette présentation, le patois l'a passionné instantanément et elle me raconte:

Je leur ai dit : « inscrivez-moi tout de suite à un cours et quand il y aura un cours de patois je le ferai ». Et puis c'est pas allé long, peut-être un mois ou deux après cette visite de classe, je reçois un téléphone de la directrice de l'école de Lajoux qui me dit : « Il paraît que tu t'es mise sur une liste pour enseigner le patois ? ». Je lui ai dit « Non, je suis sur une liste pour apprendre le patois » Et elle me dit : « J'ai assez d'élèves qui veulent suivre le cours je peux mettre un cours de patois sur pied ».

À partir de ce moment-là, des élèves ont désiré suivre ces cours et pour répondre à cette demande, le canton avait besoin d'enseignants capables de transmettre le dialecte. Agnès Surdez a donc rapidement suivi une formation afin de pouvoir enseigner le patois dans le cadre de ce cours facultatif à l'école de Lajoux. Ensuite, elle ajoute qu'elle a toujours été curieuse, intéressée par le patois, et qu'elle a toujours témoigné un grand intérêt pour les coutumes anciennes. Elle m'explique :

J'ai toujours été passionnée par les outils, les machines, les façons de travailler de dans le temps et les histoires qui se racontent sur le vieux temps. Ça, c'est vrai que ça a toujours été d'un grand intérêt pour moi et je pense que c'est ça qui m'a tout de suite motivée à apprendre.

Les raisons pour lesquelles mes informateurs ont acquis le patois possèdent quelques similarités. La plupart d'entre eux l'ont appris de manière passive, c'est-à-dire uniquement en écoutant la famille où le

voisinage parler cette langue. Les autres ont dû approfondir leurs connaissances à l'âge adulte car la transmission ne s'est pas faite jusqu'à son terme. Cependant, tous reconnaissent que le patois est une langue passionnante et y louent un grand intérêt. Ils ressentent, pour la majorité, que cette langue fait appel à leurs racines.

2. La question de la transmission

2.1 À quelle fréquence parlent les patoisants et avec qui ?

Bertrand Charmillot dit parler le dialecte de temps à autre afin de plaisanter. Il dit que parfois, avec son entourage, « on raconte une histoire drôle en patois ». Il m'explique qu'« il y en a un qui commence à raconter une histoire drôle, il l'a sort plutôt en patois parce qu'elle sort des fois mieux en patois qu'en français. C'est comme dans toutes les langues. » Il arrive aussi que Bertrand Charmillot pose des questions de vocabulaire à son beau-frère qui est plus âgé que lui et possède encore quelques notions de cette langue. Il semble que, dans son entourage, les patoisants se font très rares.

Gaston Brahier, quant à lui, parle le patois quand il en a l'occasion, mais « ça devient de plus en plus rare », me dit-il. Il rencontre régulièrement un ami de la paroisse résidant dans le même quartier, avec qui il peut parler patois pendant une durée de trois heures. Malgré tout, il ne l'utilise plus avec sa femme, qui maîtrise également cette langue. Il m'explique que son couple communique parfois en patois pour plaisanter, mais étant donné qu'ils ont utilisé le français avec leurs enfants, ils ont gardé cette habitude.

Benoît Choffat, quant à lui, parle patois quotidiennement dans le cadre de son travail à la poste de Coeuve, mais dans une faible mesure car il dit que « bien sûr ça diminue toujours, car les personnes qui s'en vont sont les durs patoisants ». Il rencontre une dizaine de personnes par jour dans son village avec qui il discute dans cette langue. Benoît Choffat se permet de temps à autre de prononcer quelques mots en patois aux jeunes gens qu'il croise sur son chemin pour les taquiner, mais ceux-ci ne comprennent pas. Dans le cadre familial, les discussions en patois se font de plus en plus rares. Néanmoins, il parle régulièrement dans cette langue avec son frère aîné, Michel Choffat, ancien responsable de la troupe de théâtre de l'Amical. Benoît Choffat, membre de l'Amical des « aidjolats », a donc l'occasion de parler patois lors des activités proposées par l'association, notamment lorsqu'il chante à la chorale de l'Amical et il a fait du théâtre en patois pendant vingt-deux ou vingt-trois ans.

Malheureusement, cette année⁷ la troupe n'offrira pas de représentations et Benoit Choffat craint qu'ils ne reprennent jamais cette activité.

À la question « A quelle fréquence parlez-vous le patois et avec qui ? », Marie-Louise Oberli me répond qu'elle le parle quand elle en a l'occasion mais elle souligne qu'il n'y a plus beaucoup de personnes qui le parlent. « Quand on a l'occasion de le causer, je le fais tout le temps et avec plaisir », dit-elle. Marie-Louise Oberli est membre de l'Amical des « taignons »⁸, dont elle a été la présidente pendant treize ans. Elle fait aussi partie de la fédération cantonale des patoisants jurassiens, dont elle est un des membres fondateurs. Par conséquent, elle a la possibilité de parler patois dans le cadre de ces deux associations. Son mari est originaire de Suisse-allemande, mais il possède quelques notions de cette langue, j'en déduis que ce couple ne communique pas en patois à la maison. Ces frères et sœurs ont écarté le dialecte rapidement, ainsi Marie-Louise Oberli ne discute plus dans cette langue avec ceux-ci.

Concernant Nicole Bindit et Marie-Madeleine, elles m'ont répondu d'une seule voix qu'elles parlent patois dès que l'occasion leur est présentée. Les deux amies sont membres de l'Amical des « vadais » et ont l'occasion de pratiquer la langue dans le cadre de l'Amical et des activités que cette association propose. Marie-Madeleine m'explique qu'elle a été présidente de l'Amical pendant quatre ans et que Nicole Bindit en était la secrétaire. J'ai été très surprise et amusée quand Marie-Madeleine Oriet me raconte que : « Quand j'étais présidente et que j'avais quelque chose à lui [Nicole Bindit] dire des fois je lui mettais des petits sms en patois et elle me répondait en patois ! ». De plus, Marie-Madeleine utilise parfois ce langage dans le cadre de son travail de vendeuse. Lorsqu'elle se trouve face à un client pénible, elle ne peut s'empêcher de dire quelques mots en patois. Une apprentie de ce magasin fait preuve d'un intérêt certain pour cette langue. Nous nous retrouvons donc à nouveau face à cette situation où une personne veut connaître le patois afin de comprendre ce qu'un proche cache, comme les enfants qui désiraient découvrir les secrets de leurs parents. Il y a aussi certaines dames de l'Amical qui viennent retrouver Marie-Madeleine Oriet sur son lieu de travail pour échanger quelques mots dans le dialecte.

Agnès Surdez utilise le patois chaque semaine lors des leçons qu'elle donne aux Breuleux. Elle enseigne cette langue depuis seize années et n'a pas l'intention d'interrompre l'expérience pour l'instant car depuis seize ans, elle a toujours eu suffisamment d'inscription pour maintenir ce cours en ayant entre huit et dix-neuf élèves. Cette année, par exemple, sa classe possède quatorze élèves. Elle parle

⁷ 2008

⁸ Le mot « taignons » signifie les habitants des Franches-Montagnes.

aussi le patois dans le cadre de l'Amical des «taignons» et de la fédération cantonale des patoisants jurassiens dont elle est membre. Par exemple, Agnès Surdez participe avec plaisir aux « Djâseries » qui sont des discussions organisées par l'Amical.

Tous les patoisants que j'ai rencontrés répondent qu'ils parlent ce dialecte lorsqu'ils en ont l'occasion, mais il me semble que croiser des patoisants dans la rue devient extrêmement difficile car les meilleurs patoisants s'en vont progressivement. Heureusement, il existe des associations qui leur permettent de rencontrer d'autres patoisants et de pratiquer cette langue. Il y a aussi des personnes chanceuses comme Benoit Choffat, Marie-Madeleine Oriet et Agnès Surdez qui utilisent le patois dans le cadre de leur travail. Nous constatons également que mes informateurs ne parlent plus la langue au sein de leur famille ce qui, évidemment, ne permet plus de transmettre la langue aux jeunes générations.

2.2 Est-ce que cette langue se transmet toujours ?

Le patois est une langue qui se transmettait de génération en génération. Comme me le dit Marie-Louise Oberli : « C'est quand même une chose de famille ». Lorsque les interdictions de parler le patois à l'école ont été appliquées, la population jurassienne a dû changer ses habitudes afin de favoriser le français. Cette interdiction, entre autres, a causé la rupture de la transmission du patois dans les familles. Ainsi cette langue disparut progressivement de la bouche des familles jurassiennes. Je me suis donc demandée si mes informateurs ont transmis à leurs enfants cette langue qui leur est si chère.

Bertrand Charmillot n'a pas transmis le patois à ses enfants. Il dit avoir toujours parlé le français avec eux, car « Ils ont fait l'école en français et ils ont étudié le français. Maintenant on les incite à apprendre l'anglais et l'allemand [...] ça va leur être utile», dit-il. Il ajoute « Dans ce monde actuel, celui qui doit se battre, c'est pas avec le patois qu'il va réussir quelque chose. » La façon d'agir de Bertrand Charmillot est tout à fait compréhensible mais malheureusement, la chaîne de la transmission a été rompue.

Les enfants de Gaston Brahier comprennent bien le patois mais ne le parlent pas. J'imagine que ses enfants ont entendu leur père utiliser cette langue à plusieurs reprises et que cela leur a permis de l'apprendre. Selon lui, ce que ses enfants n'ont pas réussi à acquérir est la prononciation. Je rappelle que Gaston Brahier et sa femme se sont adressés à leurs enfants en français alors qu'ils le parlent les deux parfaitement. Je lui ai également demandé s'il transmettait le patois à ses petits-enfants. Il me répond qu'il ne leur parle jamais dans cette langue. Lorsque je lui demande pourquoi il me répond : « Il ne faut pas les distraire. Maintenant ils font leurs études, qu'est-ce que vous voulez que je leur ramène le patois ? ».

Lorsque je demande à Benoit Choffat si ses enfants parlent le patois il me répond qu'ils comprennent tout mais qu'ils ne l'utilisent jamais. « J'ai l'impression qu'ils ne sentaient pas le besoin de parler cette langue. Pourquoi je parlerais cette langue ? Je sors dans la rue personne ne le parle. », dit-il. Benoît Choffat dit avoir souvent parlé le patois à ses enfants, mais ils ont toujours répondu en français et il ajoute que « Le patois se transmet de génération en génération, donc si ma génération le perd, c'est fini ! ». Benoît Choffat regrette énormément que ses enfants n'aient pas acquis le même intérêt que lui pour le patois.

Marie-Louise Oberli, quant à elle, a également des enfants qui comprennent le patois et savent quelques mots mais ne l'utilisent jamais. À la fin de leur scolarité obligatoire, ses enfants ont quitté les Franches-Montagnes. Par exemple, un de ses enfants est allé à Laufon afin d'apprendre le métier de charpentier. En quittant cette région, ils n'avaient plus l'occasion de parler cette langue. Ses petits enfants ont suivi des leçons de patois qui leur ont permis de retenir quelques mots, mais elle me dit qu'ils ne seraient pas capables de tenir une conversation en patois. Puisque les enfants de Marie-Louise Oberli ne parlent pas dans cette langue, ils se sont adressés à leurs enfants en français et ainsi la transmission familiale s'est interrompue. Marie-Louise Oberli pense « qu'il n'y a rien de tel pour apprendre le patois d'avoir quelqu'un qui le cause ». Elle affirme également que le dialecte s'accorde très mal avec le vocabulaire d'aujourd'hui et que par conséquent, il est très difficile de transmettre le patois. Elle me donne un exemple : « prenez Internet, allez-y mettez le voir en patois ! »

Comme mentionné précédemment, Marie-Madeleine Oriet a su parler le patois une fois que ces filles ont quitté le domicile familial. Elle n'a donc pas communiqué avec ses enfants en patois. Elle ajoute que ses filles se sont peu intéressées à cette langue. Il arrive que de temps à autre que Marie-Madeleine Oriet utilisent quelques expressions patoises devant ses filles ou devant son mari, comme elle le fait dans son lieu de travail, mais cela s'arrête là. Nicole Bindit et Agnès Surdez n'ont pas eu d'enfants et son donc les dernières personnes de leur famille à connaître le patois.

Ici, dans tous les cas, la transmission a échoué. La plupart des enfants de mes informateurs comprennent le patois mais ne l'utilisent jamais. Il y a plusieurs raisons à cet échec. Premièrement, les patoisants que j'ai interrogés n'ont pas suffisamment parlé dans cette langue à leurs enfants dans le cadre familial. Deuxièmement, ils se sont retrouvés devant des enfants réticents face à cette langue ou n'ont pas ressenti le besoin de l'apprendre. Malheureusement, il me semble qu'il n'était pas possible

pour eux de lutter contre cette deuxième raison et ainsi la tradition de la transmission de génération en génération est tombée dans l'oubli.

2.3 De quelle manière transmettre le patois jurassien et le sauvegarder ?

La plupart de mes informateurs ont énormément donné de leur personne pour le maintien du patois. Dans ce chapitre, nous allons nous intéresser à ce qu'ils ont accompli pour transmettre cette langue, et selon eux, ce qu'il faudrait faire pour le transmettre et le sauvegarder. Bertrand Charmillot n'a pas transmis le patois. Il pense qu'« il faut une sacré volonté pour dire « je veux apprendre le patois », parce qu'en fait, c'est presque une langue supplémentaire ». Il pense qu'il est maintenant beaucoup plus et utile de maîtriser l'allemand et l'anglais. Gaston Brahier, pour sa part, a écrit deux ouvrages⁹ qui contiennent des petites histoires en patois que son père lui a contées. Il y a intégré aussi des rimes pour démontrer qu'il est aussi possible de versifier en patois. Gaston Brahier a également connu une carrière politique et a « contribué largement pour que dans la constitution du Jura, au parlement, il y ait l'article quarante-deux¹⁰ concernant le patois. C'est le seul canton en Suisse. Cet article permet à l'Etat de soutenir le patois. », dit-il. Il était membre du parlement jurassien lorsque cet article est né dans la constitution jurassienne. Selon lui, pour transmettre le patois, il faudrait d'abord que les gens écoutent. Il pense que : « La conversation est le premier moteur pour la maîtrise d'une langue. » Il m'explique que lorsque quelqu'un apprend le patois, il fait forcément des fautes, comme tous les débutants. Selon lui, il faut se comporter en pédagogue avec les novices et leur faire remarquer leurs erreurs de manière positive. C'est par l'encouragement qu'on progresse dans une langue. De plus, il dit que le patois est enseignable mais qu'il est très difficile de trouver des bons patoisants qui sont également pédagogues. Pour sauvegarder la langue, Gaston Brahier ajoute qu'il faudrait faire un maximum d'enregistrements et que des philologues compétents puissent les analyser et soient capables de les expliquer aux gens.

Benoît Choffat a fait du théâtre et du chant dans le cadre de l'Amical pendant approximativement vingt-trois ans. Sa troupe de théâtre a eu énormément de succès. Mais comme je l'ai dit auparavant, cette année, les représentations de sa troupe de théâtre sont en suspend. Ils ont joué un seul drame parmi des comédies. Cette troupe a réussi à attirer la jeunesse aux représentations en ayant l'excellente idée de traduire des pièces en patois comme « le dîner de cons ». Leur but était de :

⁹ Brahier, Gaston, *Vétçhans l'heure qu'ât li*, éditions Pro Jura, tome 1, 1996.

Brahier, Gaston, *Vétçhans l'heure qu'ât li*, éditions Pro Jura, tome 2, 1998.

¹⁰ Article 42 de la constitution jurassienne, alinéa 2 : « Le canton et les communes veillent et contribuent à la conservation, à l'enrichissement et à la mise en valeur du patrimoine jurassien, notamment du patois. »

dire aux gens, venez, « le dîner de cons » vous connaissez, donc même si vous connaissez pas tous les mots en patois, le fond de l'histoire vous le connaissez, vous allez vous y retrouver et moi, j'ai été surpris de voir le nombre de jeunes qui sont venus nous voir !

Cette troupe est parvenue à engager des jeunes pour jouer des rôles secondaires. Benoît Choffat dit que ceux-ci ont beaucoup de mérite car ils ont dû mémoriser le scripte mot à mot, sans connaître le patois, et maîtriser l'accent. Afin de véritablement le transmettre, il pense qu'il serait nécessaire de parler cette langue tous les jours avec tout le monde. Il m'explique, je cite : « j'essaie, mais c'est insuffisant ce que je fais et tous les patoisants corrects avec eux-mêmes vont le dire, c'est insuffisant ce qu'on fait. » Il faudrait donc pratiquer énormément le patois car, selon lui, le dialecte s'apprend sur le terrain et non dans les écoles. Il dit : « Si on arrive pas à l'incruster dans le terrain, on a beau faire des études, on va pas le sauver ! ». Il me raconte ensuite :

On a eu l'occasion il y a une quinzaine d'années en arrière d'aller dire aux enfants des écoles de tout le canton ce qu'était le patois, ses origines et éventuellement les faire parler, voilà, c'est bien mais c'est insuffisant parce qu'on a expliqué aux enfants ce qu'était le patois, mais ces enfants-là, aujourd'hui, ils ont oublié, c'est terminé !

Il souhaiterait aussi qu'on organise plus de soirées, des séances patoises ou une table-ronde où les participants discuteraient uniquement en patois, mais organiser cela est coûteux et, selon lui, les autorités politiques ne leur donnent pas les moyens de le faire, alors que notre constitution possède un article qui doit soutenir le patois. Benoît Choffat ajoute que « plus on ira de l'avant, moins il y aura de monde, moins il y aura de gens qui répondront à l'appel, donc il faut profiter de le faire le plus rapidement possible ».

Marie-Louise Oberli s'est investie énormément pour le dialecte jurassien. Tout d'abord, elle a donné des cours à option de patois à l'école primaire de Saignelégier pendant environ dix ans, il y a douze ans. Elle pense que :

Après, ils vont à l'école secondaire, ils vont prendre des cours autre part, ils vont dans les grandes écoles et vous savez maintenant les enfants ils sont très chargés à l'école. Pour apprendre encore quelque chose en plus. C'est plutôt un hobby. Parce que le patois ça va pas leur faire gagner leur vie, il faut être conscient. Alors ils ne continuaient pas et ça se perd à cause de ça.

Ensuite, Marie-Louise Oberli a rédigé un glossaire¹¹ qui contient les mots du patois des Franches-Montagnes qu'elle a récolté pendant quarante ans. Lorsque je lui demande pourquoi elle a écrit cet ouvrage, elle me répond : « pour que ce que je savais ne s'oublie pas. ». Elle écrit aussi régulièrement pour le journal « Le Franc-Montagnard ». En effet, elle rédige environ un article par mois composé d'une colonne en patois et d'une seconde colonne en français. Elle souligne qu'elle a déjà écrit cent vingt articles. Marie-Louise Oberli pense que pour sauvegarder cette langue, il faudrait que le canton aide les patoisants d'avantage au niveau financier.

Concernant Marie-Madeleine Oriet, celle-ci a fait du théâtre dans le cadre de l'Amical des « vadais », mais cette troupe n'existe plus aujourd'hui. Elle a tenu des rôles dans dix pièces environ. Comme mentionné plus haut, Marie-Madeleine Oriet a été présidente de l'Amical des « vadais » et son amie Nicole Bindit en a été la secrétaire. Cette dernière a également donné des leçons de patois à Delémont, mais ce cours n'est plus donné aujourd'hui. Les deux amies mentionnent l'existence d'un coffret didactique qui a été créé il y a six ans en arrière et chaque école jurassienne en aurait un en sa possession. Marie-Madeleine Oriet m'explique qu'« il a été très peu utilisé, c'est pourtant une merveille pour transmettre le patois ». Ce coffret contient des petites vidéos, des questions posées à des personnes âgées, un chansonnier en patois avec sa traduction en français, etc. Ce coffret a pour but d'être utilisé par les enseignants afin de sensibiliser les écoliers à l'existence du patois lors d'un cours de français, de géographie ou d'histoire. Malheureusement, les enseignants, par manque de temps ou d'intérêt, l'ont très peu employé. Elle pense que les patoisants devraient aller à la rencontre des gens afin qu'il y ait un regain d'intérêt pour le patois et aussi dans l'optique de recruter des membres à l'Amical. Mais elle constate et regrette que les personnes qui connaissent le patois aient de la peine à le parler. Ceux-ci font preuve de réticences si on leur propose de s'investir dans une association de patoisants. Selon les deux amies, il n'y a pas de relève pour l'Amical des « vadais », et ainsi cette association risque de fermer ses portes tôt ou tard.

Agnès Surdez, quant à elle, s'est aussi énormément investi pour le patois qu'elle l'enseigne aux Breuleux depuis seize ans. De nos jours, il ne reste plus que deux cours à option sur le patois dans tout le Jura : celui d'Agnès Surdez et un deuxième cours qui se donne à Fontenais, en Ajoie. Elle est membre de l'Amical des « taignons » et permet à ses élèves du cours à option de participer chaque année à la représentation théâtrale de l'Amical. Agnès Surdez pense que la principale motivation des enfants inscrits à ce cours est la pièce de théâtre. À propos de la sauvegarde du patois, elle me déclare que :

¹¹ Oberli, Marie-Louise, *Le Djâsaie de tchie nos*, Imprimerie Le Franc-Montagnard SA, 2006.

Il y a un boulot énorme à faire. Un boulot de centralisation des données, des documents, il y en a à foison des documents partout. Il faut encore aller se dépêcher d'aller enregistrer [...] ceux qu'on peut encore enregistrer, c'est ce que le projet « djâsant » soutient aussi.

Certains membres de ce projet, dont Agnès Surdez, vont interviewer des patoisants dans tout le Jura. Ces documents auditifs seront accessibles sur le site Internet du projet¹² afin que les internautes puissent entendre les enregistrements et avoir le texte en français et en patois sous les yeux. Agnès Surdez pense que :

Internet, ça, c'est un moyen de toucher le plus de monde possible, et là essayer par un côté ou par un autre, de sensibiliser les gens le plus possible. Et justement le problème c'est qu'il faut absolument qu'on ait les enregistrements, parce que lire le patois c'est pas facile et on met pas forcément les accents justes et la prononciation juste, et donc il nous faut absolument quelqu'un qui puisse nous lire ces textes pour qu'on ait une référence auditive.

Le projet nommé « djâsant », est actuellement instauré pour les écoles jurassiennes. Cette idée a été acceptée par le Département de l'Education jurassien et devrait débiter dès la rentrée scolaire 2009. Quatre patoisants par district dont Marie-Louise Oberli, Marie-Madeleine Oriet, Nicole Bindit et Agnès Surdez travaillent sur la réalisation de ce projet dont Agnès Surdez est la coordinatrice. Il consistera en une course d'école proposée aux écoles lors de laquelle les enfants seront sensibilisés au patois. Les activités proposées concerneront des métiers anciens, se dérouleront dans la nature et seront entrecoupées de petites histoires en patois. En choisissant ce type d'activités, il sera plus facile pour les organisateurs de trouver des mots et expressions en patois à utiliser lors de cette sortie. Les enseignants des écoles primaires jurassiennes seront informés en mai 2009 et décideront ou non d'adhérer au projet.

La majorité de mes informateurs ont abondamment donné de leur personne afin de transmettre le patois. Rappelons-nous des cours à options, des ouvrages qui ont été rédigés, et des nombreuses performances théâtrales qui ont été accomplies. Lorsqu'il s'agit de la sauvegarde, certains parmi eux ont d'excellentes idées. Je pense notamment aux enregistrements auxquels il faudra s'atteler rapidement, à l'idée de les mettre sur Internet pour les rendre accessibles à tous et de manière pédagogique (version patoise et version française) et à l'organisation de courses d'écoles qui certes n'apprendront pas le patois aux élèves mais qui leur feront prendre conscience d'une part de leur origine.

¹² www.djasant.ch

2.4 Les attitudes à l'égard du patois

Il existe des a priori à propos du patois. Certains pensent que c'est la langue des paysans et des campagnards et y voient une connotation ringarde. Par exemple, lorsque j'ai annoncé à mes collègues de l'université le sujet de mon travail de linguistique, leurs réactions étaient significatives : des rires, des airs dédaigneux, des incompréhensions, ou alors des remarques négatives. Je précise que même si tous n'ont pas réagi de cette manière, je trouve que ces réactions sont très vexantes car c'est une insulte envers mes origines et mes ancêtres. Regardons comment mes informateurs s'en défendent.

Gaston Brahier est de l'avis que « le lieu de résidence du patois c'est autour de la ferme, autour de la campagne et dans la campagne ! ». Marie-Louise Oberli aussi me dit que « le patois c'est un langage campagnard ». Effectivement, ce n'est pas incorrect car le patois est né dans un contexte où il n'y avait pas encore de grandes villes dans le Jura et où ses habitants vivaient de la terre ou de l'artisanat. Le patois s'est maintenu plus longtemps dans la campagne que dans les villes. En effet, nous pouvons remarquer que tous mes informateurs viennent de petits villages : Vicques, Coeuve, Vermes, les Rouges-Terres et les Breuleux. Mais aucun d'eux n'est agriculteurs. Bertrand Charmillot a fait un apprentissage de maître ramoneur et a été maire de Vicques. Gaston Brahier était enseignant, a fait de la politique et a écrit deux ouvrages. Benoît Choffat est employé de la poste et a joué dans de nombreuses pièces de théâtre. Marie-Louise Oberli n'a pas suivi de formation mais a tenu le secrétariat de l'entreprise de son mari, elle a écrit un glossaire et rédige régulièrement des articles pour un journal. Marie-Madeleine Oriet est vendeuse et a joué dans de nombreuses pièces de théâtre. Nicole Bindit était régisseuse dans une usine et s'est beaucoup investie pour le patois au niveau de l'informatique. Et finalement Agnès Surdez est enseignante. Marie-Madeleine Oriet m'explique que : « pour une catégorie de gens, le patois c'était la langue des bobets, des benêts, des paysans, des gens pas cultivés, une fois le patois avait cette réputation, alors que c'est tout faux ! ». En effet, c'est tout faux. Aucun de mes informateurs ne peut être caractérisé par un mot péjoratif que cette dernière citation contient. Agnès Surdez m'ajoute que :

On pourrait voir ça ringard, on pourrait voir ça fermeture et moi je le vois tout autrement. Parce que le patois fait appel à nos racines, il rend les gens solides, quand on a des racines [...] on est fort. [...] Et donc c'est plus une ouverture qu'une fermeture pour moi.

Je trouve que leurs attitudes face au patois sont souvent très touchantes et certains témoignages m'ont profondément émue. Ce dialecte passionne tous les patoisants que j'ai rencontrés et lorsque je leur

demande s'ils pensent que le patois va survivre, ils m'ont tous répondu par la négative mais avec des voix pleines de regrets et de tristesse. Pour Gaston Brahier, ce langage est un témoignage et fait parti du patrimoine. Il me dit : « jamais le patois revivra comme il a été. C'est exclu. [...] Je le regrette et ça me fait mal. C'est ma première langue. »

Mes informateurs témoignent d'une autre attitude vis-à-vis du patois qui m'a beaucoup plu. La plupart d'entre eux soutiennent que c'est une langue plus sincère, plus vraie que le français et qui ne nécessite aucune retenue. Benoît Choffat dit qu' « il y a des termes en patois qu'on peut dire, qu'on ose pas dire en français ». Marie-Louise Oberli va dans le même sens et ajoute même un exemple :

Il y a des choses qu'on peut dire en patois tellement gentiment qu'on ne pourrait pas dire en français si facilement que ça. C'est peut-être grossier mais vous dites à quelqu'un, les paysans disaient souvent ça, mais « vai tchir »! Mais en français c'est grossier. L'abbé Guenat il me disait tout le temps vous savez on ose pas dire ça en français, mais en patois ça coule. Ce n'est pas grossier, ce n'est pas vulgaire. [...] Mais en patois ça ne blessait pas, ça coulait de source, c'était tout naturel. » Elle pense aussi, par opposition à la langue française qu'en patois un chat est un chat, on ne tourne pas autour du pot!

Ensuite, Agnès Surdez développe cette même idée :

On n'utilise pas les mêmes tournures qu'en français, les choses sont directes et si on les traduit littéralement et directement en français ça paraît vulgaire. Par contre en patois ce sont des tournures vraiment classiques et compréhensibles pour tout le monde, qui ne choquent personne. Et un chat est un chat en patois ! C'est ça qui est bien. Mais en même temps, ils ont des tournures qui sont totalement perdues en français. Il y a déjà les dictons qui étaient beaucoup plus utilisés qu'on les utilise en français ou des façons subtiles de dire que quelqu'un est un demi-fou ou une daube, on dira ça très gentiment mais peut-être là, on trouvera une tournure intéressante pour dire ça à quelqu'un. [...] Oui, c'est assez vivant ces relations qu'on a chez les patoisants. Et ça aussi ça me plaît. Ce n'est pas des choses guindées, emberlificotées, avec des gants, etc. C'est franc, c'est sincère ! Et ça me plaît beaucoup. On ne tourne pas autour du pot.

Plusieurs de mes informateurs m'ont également décrit le patois comme une langue savoureuse. Comme il a été précisé plus haut, Benoit Choffat comparait le dialecte avec le goût d'un bon rôti. Ensuite, Marie-Madeleine me dit que « cette langue, elle a une saveur qu'on ne trouve pas dans le français, il y a une saveur dans le patois, c'est la langue du cœur ! ». J'ai trouvé cette métaphore gustative très touchante et il m'a paru amusant que trois patoisants sur sept utilisent le mot « saveur » sans se consulter préalablement.

L'idée que le patois fait partie de nos racines revient aussi régulièrement lors des entretiens et tous semblent être profondément attachés à leur région. Gaston Brahier me donne un conseil : « Il faut toujours arroser ses racines. Le patois permet cet arrosage des racines. ». Agnès Surdez en parle en ces mots :

Parce qu'il [le patois] fait appel à nos racines, il rend les gens solides, quand on a des racines, moi je trouve que c'est comme un arbre, quand il a des petites racines, il y a un coup de vent et il tombe par terre. Tandis que s'il a les racines un peu plus profondes, il tient le coup. Et il semble qu'avec nous, nos racines, nos coutumes on est fort quelque part.

De plus, Marie-Louise Oberli et Benoit Choffat m'ont expliqué qu'ils n'ont jamais pu quitter la région dans laquelle ils ont grandi. Je constate également qu'aucun des patoisants que j'ai rencontrés n'a quitté le Jura pour aller vivre ailleurs. Marie-Louise Oberli me raconte de manière touchante : « Je trouve que le patois c'est l'âme d'un pays. Moi je suis très attachée à mon pays, je suis née à sept kilomètres d'ici, j'ai toujours habité ici, et je trouve que ça s'accorde tellement bien avec le paysage le patois ! ».

Conclusion

Ces entretiens m'ont permis de prendre conscience que le patois comme langue parlée se trouve sur une pente dangereuse. L'Amical des « vadais » est sur le point de fermer ses portes et celui des « aidjolats » et des « vadais » ne jouent plus de pièces de théâtre. J'ai le sentiment que les patoisants plus jeunes qu'Agnès Surdez se font de plus en plus rares. Puisque les enfants de mes informateurs ne parlent pas le patois, cela signifie que lorsque la génération de mes informateurs s'en ira, le dialecte ne sera plus. Évidemment il demeurera peut-être encore quelques représentants jurassiens, mais je pense que ceux-ci pourront se compter sur les doigts d'une main. Selon moi, vu la situation linguistique, scolaire et familiale dans laquelle vivent actuellement les Jurassiens, il est désormais trop tard, pour transmettre cette langue aux jeunes générations. Il y a donc urgence. Il est nécessaire de faire un travail de mémoire autour du patois. Heureusement, Agnès Surdez et son équipe se charge de collecter un maximum d'enregistrements auxquels ils ajouteront une version écrite patoise et française. Il est capital de créer le plus d'archives possibles avant l'extinction totale du patois afin que les Jurassiens n'oublient pas leur langue d'origine. Les habitants de ce canton devraient savoir et garder en mémoire qu'avant la colonisation violente de la langue française sur nos régions le patois rayonnait sur le Jura.

Le thème de ce travail fait appel à mes racines et par conséquent me touche personnellement. Cela m'a enseigné énormément de choses sur le canton du Jura et son histoire. Cela m'a permis de me questionner à plusieurs reprises et de me replonger dans mes racines en m'interrogeant sur mes propres ancêtres. Certaines rencontres m'ont beaucoup touchée et je pense notamment à mon entretien avec Marie-Louise Oberli qui m'a parlé de mon arrière-grand-père François Emonin qui, à une époque, était son voisin. Chaque entretien a été particulier et très enrichissant. Tous ces patoisants ont été très accueillants et chaleureux et je les remercie tous du fond du cœur d'avoir accepté de me rencontrer et de m'avoir confié ces témoignages passionnants.

Bibliographie

MOINE, Jean-Marie, *Dictionnaire du patois, Français-patois*, Porrentruy : Société jurassienne d'Emulation, 2007.